



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

« Il y a partout des marchandes de modes ; il n'y a de modistes qu'à Paris.

» Une modiste véritable, voyez-vous, ce n'est pas une ouvrière qui établit des corsets ou fabrique des broderies à la journée ; c'est une artiste qui ne travaille qu'à son tems. Une modiste, c'est un poète.

« Un chapeau, ce n'est pas comme un fichu, comme une robe, une œuvre de calcul ou de patience ; c'est une œuvre d'art ou d'imagination : c'est de la poésie.

» Il est cependant important de distinguer.

» Il y a chapeaux et chapeaux.

» Il y a d'abord le chapeau de commande, celui qui se fait pour les

pratiques. Ce chapeau-là sans doute exige du talent et de l'habileté. Pour le bien exécuter, une modiste n'a pourtant besoin que d'observation et d'esprit. Il ne s'agit en effet que de l'assortir convenablement au caractère et aux habitudes physionomiques de la femme qui le doit porter.

» Ce n'est pas là le vrai chapeau poétique.

» Mais il y a le chapeau improvisé, celui que dicte la fantaisie, celui qui ne doit et ne peut coiffer qu'une tête que l'artiste n'a jamais vue, mais qu'il a rêvée.

« Ah! ce chapeau-là, c'est bien le chapeau d'inspiration, le chapeau lyrique. »

Ces observations, attribuées à un écrivain anglais, sont si françaises cependant, qu'on les croirait inspirées par le magique talent d'Herbaut, ou la grâce de Céliane, ou l'élégance, le goût de plusieurs autres magasins célèbres dans les fastes de nos modes. L'improvisation d'un joli chapeau, l'accord parfait des formes et des nuances destinées à telle physionomie, l'harmonie d'une blonde, d'une fleur avec la couleur des cheveux, l'expression des traits, est ce qui a établi surtout la réputation colossale d'Herbaut, qui en modes a fait aussi école. Herbaut est une puissance dans toutes les cours, les cercles, les boudoirs de l'Europe. Herbaut est le type des modes parisiennes. C'est Herbaut qui donne la grâce, qui décide le goût, qui proclame l'élégance. Une femme est sûre de sa toilette lorsque son chapeau sort des magasins d'Herbaut; car devant ce prestige s'arrête la critique, et l'on crierait à l'anathème sur quiconque élèverait un blâme.

Et cependant ce n'est pas que dans ces étonnans magasins vous alliez trouver les chapeaux, turbans et bonnets, étalés en nombre infini et sous l'aspect de mille nuances. Chez Herbaut on ne trouve que des glaces, des fleurs, des plumes, des gazes et de riches tissus qui ne se plient, se courbent, s'entremêlent que lorsqu'on a jugé la physionomie qui en sera parée. On ne fait rien à l'avance; aussi tout sied à merveille chez Herbaut.

C'est là où, dans chaque saison, nous saisissons presque au passage les créations nouvelles que nous offrons pour modèles. C'est à la faveur d'un semblable appui que le *Petit Courrier* a dû les succès qui l'ont fait distinguer des imitations nombreuses qui en imposaient à la mode; et sans y apposer le nom de l'inventeur, il est peu de nos lectrices qui ne sachent reconnaître les modes que nous devons aux heureuses conceptions d'Herbaut.



Nous y puiserons les premiers modèles des turbans qui doivent apparaître avec les toilettes de soirées ; car Herbaut dirige les parures de nos plus célèbres élégantes, et confectionne les costumes complets appelés aux plus brillantes destinations.

Le moment de toutes ces pompeuses et gaies réunions étant arrivé, nous rappellerons l'attention sur les nombreuses et charmantes étoffes de soirée que nous offrent les magasins Sainte-Anne (rue de Choiseul). C'est ne point sortir de l'élite de nos réputations, et indiquer tout ce qui peut favoriser l'élégance et la recherche.

— *Gaze cristal*. Elle peut remplacer les *dona Maria*, et est même beaucoup plus jolie. La même étoffe se fait pour grande toilette, à bandes de satin brochées, et pourra faire de charmantes robes de bal.

— *Gaze Céphise*. Il serait difficile de bien désigner le genre de cette nouveauté, que nous comptons parmi nos plus jolis articles pour toilettes de soirées. Elle présente un fond plein, à dessin courant broché. Sur ce fond sont semées de grandes feuilles à jour, qui, par leur légèreté et leur transparence, forment un contraste charmant avec le fond du tissu.

— *Gaze Sylphide*. La dénomination de cette gaze est parfaitement appropriée à son effet, qui est tout-à-fait aérien et vaporeux. Elle se présente sous tant de nuances et de genres différens, que l'analyse en serait impossible. Ce sont des broderies exécutées avec tant d'éclat et de légèreté, qu'il semble qu'elles aient été produites par enchantement, et sans qu'une main humaine les ait touchées. Nous n'osons pourtant pas dire que c'est un ouvrage de féerie, nous qui savons qu'elles sont le travail de religieuses qui, sans s'en douter peut-être, consacrent leur retraite et leur patience à favoriser ainsi nos riches futilités.

— *Gaze Cezalma*. Tissu léger, gracieux, distingué et tout-à-fait nouveau, destiné à avoir beaucoup de succès cet hiver.

L'Ajournement.

(Suite.)

« Vous voulez donc entendre la fin, Marie?

» — Oui, oui, oui, dit-elle; oui, je vous en prie, je vous en conjure! »

M^{lle} Delahaye reprit donc sa narration après avoir un instant recueilli ses souvenirs dans un profond silence; et, pendant cette pause, comme le cœur de Marie palpait! Il était sur ses lèvres entr'ouvertes, dans ses yeux, qui sourcillaient à peine, tant ils étaient fixés avidement sur un objet inconnu, mystérieux, étrange. Elle ne travaillait plus, oh non! certes. Sa main, agitée par un continuel frisson, n'aurait pu conduire l'aiguille dans le bouquet de fleurs dessinées qu'elle faisait éclore en séries de toutes couleurs; elle était incapable de rien, agitée, haletante, dans une dévorante anxiété, elle se donnait la mort à attendre ainsi. Enfin M^{lle} Delahaye recommença :

« Tout était donc bien tranquille dans la chambre. La légère haleine des enfans sortait régulière et libre de leurs lèvres pures; aucun cauchemar ne pesait sur les poitrines d'où montait ce souffle, avec le mélodieux bruissement de la première brise du soir dans le feuillage. O vous qui voulez nous représenter le calme, nous le faire sentir, peintre ou poète, peignez-nous un enfant endormi, poète et musicien; que les accords de votre musique, de vos vers soient vaporeux, aériens comme le souffle qui joue sur sa bouche; il fait penser à la paix du ciel, à la muette extase des anges.

» Mais une respiration brève, saccadée, brisée comme celle de l'angoisse du remords, qui est une angoisse interminable, un râlement rauque et sourd, se mêlait à ces tranquilles et frais haletemens de l'enfance, c'était Duverne : il faisait sans doute un rêve affreux.

» Il se réveillait en sursaut.

» Le chien hurlait toujours.

» Duverne se jeta encore sur son arme. Il marchait encore vers la fenêtre, mais à pas courts, lents, timides, comme s'il eût eu devant lui un abîme invisible; il avançait, et puis il reculait, posait un pied en avant, le reportait en arrière. On eût dit qu'il combattait corps à corps avec quelqu'un. »

— Un fantôme! s'écria Marie. C'était un fantôme. Elle avait alors la figure d'une pâleur de cadavre, appuyée à ses deux mains qui tremblaient à donner le frisson. C'était un fantôme, dit-elle encore d'une voix qui s'éteignait.

— Vous saurez bientôt ce que c'était, Marie. Mais non, je vous en avais prévenue, vous souffrez; je ne puis aller plus avant.

— De grâce, de grâce! dans le doute effrayant où je serai cette nuit, je mourrai de terreur. Finissez, finissez!

« Duverne paraissait donc lutter avec quelque chose d'invisible, d'impalpable; il plongeait son sabre en avant, le faisait tourner dans tous les sens; il ne touchait rien; alors, à chaque nouvelle tentative toujours aussi vaine, il poussait un gémissement étouffé, accompagné d'un hideux grincement de dents. Enfin, avec désespoir, il jeta son sabre à ses pieds.

» Ce bruit éclatant réveilla les enfans; ils crièrent ensemble, en appelant leur père.

» Ce doux appel, ces voix animées d'enfans durent calmer sa terreur. Il vint à leur lit, et les embrassa comme pour un adieu.

» Le chien hurlait toujours.

» La femme était réveillée aussi; Duverne était revenu près d'elle.

» — Oh! que ta lèvre est froide! Tout ton corps frissonne; tu as la fièvre!

» — Non, non, dors.

» — Tu es malade, dis-le-moi; mou Dieu! qu'as-tu? »

— Comment! Il va lui conter ce qu'il a vu, à elle, dans la nuit. Cette pauvre femme en périra de terreur. — J'en mourrai. — Dites... dites. Je vous en prie; ce Duverne, je ne le connais pas... je n'en serai pas épouvantée.

Marie était alors à la place de la femme de Duverne.

— Marie, il aurait dû cacher à sa femme ce qui lui venait d'arriver; il l'eût voulu, sans doute. Mais quand on a toujours vécu de la même vie, de la même pensée, sans secrets l'un pour l'autre, il est difficile

de se dissimuler, de se mentir. Il vous semble que l'égalité est détruite, le lien de l'union brisé, si vous avez dans la tête, dans la mémoire, dans l'âme quelque chose que votre femme ignore. Dût la confiance la blesser, lui faire mal, un irrésistible entraînement, une sorte de vertige vous pousse à parler, et l'épouse en doit être fière et heureuse, car elle est aimée, et ne sera jamais trahie. Et puis, il est pour l'homme des assauts si violens, et qui lui tombent avec un tel poids sur le cœur, qu'il a besoin de l'amour de Dieu, de l'amour de la femme, de l'amour filial, de tous les amours forts, pour y déposer cet accablant fardeau. La femme a droit à en avoir sa part. Si elle lui est refusée, si l'homme se sent le cœur assez robuste, assez puissant pour porter seul le faix, il ne fera pas souffrir l'épouse à l'instant même, d'un seul coup, mais il sera triste, préoccupé, fatigué, cherchera la solitude; toute confiance sera détruite. La femme doit tout savoir, bonheur ou calamités. Ne reprochez donc pas à Duverne d'avoir tout révélé à sa femme; ce n'est pas une faiblesse; d'ailleurs, vous n'ignorez pas, Marie, qu'il est de ces coups subits, de ces soudaines apparitions de passion véhémement qui font taire volonté, raison, débordent et poussent un cri, les grandes joies comme les grandes terreurs.

« Duverne poussa un cri.

» — Tu n'as donc rien vu?

» — Non.

» Les enfans ne pouvant se rendormir à cause des hurlemens continuels du chien, criaient aussi sans cesse. Leur mère les prit tous deux auprès d'elle, et ils ne tardèrent pas à refermer les yeux sur le sein maternel, tandis que Duverne parlait ainsi d'une voix basse :

» — Oh! ma femme, c'est une étrange apparition; du fond de la chambre, de ce coin obscur je voyais venir doucement vers le lit deux flammes blanchâtres. Elles étaient d'abord petites, basses, tremblotantes comme les feux follets qui courent dans les marécages; je pensai que peut-être des voleurs avaient pénétré dans l'appartement et qu'ils portaient des lanternes sourdes; je saisis mon sabre et me précipitai hors du lit; mais, chose inconcevable! je marchais, les lumières se retiraient; je me retirais, les lumières revenaient sur moi. J'avançai mon sabre, rien ne lui résistait. Je voyais ces deux clartés se refléter dans les glaces; je revins près du lit, elles disparurent.

» — Mais, mon ami, dit la femme, tu t'es levé une seconde fois. »

Ici, Marie poussa un petit cri en se retournant subitement. Ce mou-

vement brusque avait agité la flamme des deux bougies qui les éclairaient, et les reflets dansaient dans la glace au-dessus de la cheminée.

» — Duverne reprit : Tu le veux ; soit. Je m'étais réveillé encore, oui, et là, dans ce même coin, je vis reparaître les deux clartés, mais plus compactes, plus élevées. Elles étaient hautes comme moi ; on eût dit deux poteaux en feu, et ils avançaient vers le lit, d'un mouvement égal, lent et balancé. J'hésitai, je l'avoue, à saisir mon arme ; mais cette mystérieuse vision venait toujours, il me fallait finir, je sortis du lit encore. A toi pour qui je n'ai rien de secret, je confesse que mon courage d'homme faillit quand je fus face à face avec cet étrange ennemi. Cette chose indéfinissable s'approchait toujours. Je ne sais rien de plus effroyable que ces deux bandes de clarté qui venaient droites. Ces potences lumineuses grandissaient toujours, et allaient, venaient, suivant que j'allais ou que je venais. Oh ! si cette apparition eût eu une figure d'homme, de lion, de tigre, je n'aurais pas tremblé si fort. Mais cet objet inouï, ineffable ! Et puis, il y avait quelque chose de profondément terrible dans la silencieuse marche de ce fantôme qui ne ressemblait à rien s'avancant contre un être vivant, tandis que ce chien hurlait si lamentablement. C'était en vérité une effroyable harmonie. Enfin, ces deux colonnes de feu s'arrêtèrent devant moi, une traverse lumineuse qui les joignait était au-dessus de ma tête. Désespéré, je jetai mon sabre, qui fit en tombant le bruit d'une hache : tu t'es réveillée. Ah ! voici le jour.

» — Papa ! papa ! viens m'embrasser.

» Il embrasse ses enfans.

» Le soir, le tribunal révolutionnaire le fit arrêter.

» Sa pauvre veuve, qui ne quitta le deuil qu'à la mort, m'a souvent dit en sanglotant, qu'elle ne doutait pas que ces deux poteaux lumineux qui lui avaient apparu ce ne fût l'échafaud. »

CABINET DE LECTURE.

ALBUM.

Contes Fantastiques par M. J. Janin. Connaissez-vous quelque jeune fille qui ne ressemble à aucune héroïne des romans du jour, ni pour le visage, ni pour la taille, ni pour les cheveux, mérite immense, une vierge non-stéréotypée, et tout récemment descendue des nuages sur la terre, sur les ailes de l'imagination de M. J. Janin, laquelle est forcée par la misère de vendre une chevelure qu'on lui paie 14 fr., puis une dent, qu'on lui paie 18 fr., puis le sang de ses veines à un carabin, puis sa gorge à un mouleur de plâtre, et, après tout cela, épouse un censeur qui se trouve avoir un toupet fait de ses cheveux de dix-huit ans, et une fausse dent qui a été la dent blanche qui brillait comme une perle dans sa bouche de rose?

Telle est la seule partie d'analyse que nous puissions enlever aux analyses des *Contes Fantastiques* de M. Janin. Cet ouvrage bizarre, spirituel, amusant comme toutes les productions de son auteur, n'a point trouvé de plume susceptible d'en faire un compte rendu. On peut juger de son originalité par le court extrait que nous venons de citer. Il ne nous reste qu'à annoncer son succès et sa vogue.

PAR BREVET D'INVENTION. — PÂTE DE REGNAULD aîné, Pharmacien, rue Caumartin, N° 45, à Paris. Cette pâte pectorale, LA SEULE BREVETÉE du gouvernement, obtient toujours de grands succès pour la guérison des rhumes, catarrhes, coqueluches, asthmes, enrouemens et affections de poitrine, même invétérées. Les propriétés de cet agréable pectoral, constatées par les journaux de médecine (*Gazette de Santé, Revue Médicale*), sont également reconnues chaque jour par les médecins, professeurs et membres de l'Académie royale de Médecine, qui ont attesté par des certificats joints au Prospectus la supériorité de la pâte de REGNAULD aîné sur tous les autres pectoraux.

Il y a environ dix ans que le *Journal des Débats* s'exprimait ainsi sur cette préparation :

» Plusieurs années d'épreuves et de succès aussi incontestables que multipliés en France et dans les pays étrangers ne permettent pas de confondre la pâte de REGNAULD aîné avec tous ces remèdes pectoraux qu'on voit éclore chaque jour. Ce n'est que par une heureuse expérience et par des faits que ce médicament a pu mériter la confiance que lui accordent les médecins les plus distingués. »

Un dépôt de la pâte REGNAULD aîné est établi dans toutes les villes de France et de l'étranger.

A ce Numéro est jointe la planche 928.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

—On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Bor
Chap
jeann
Mr G



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau en Meire ou en velours des M^{rs} de M^{me} Céline. Manteau
jeanne d'Albret sans envert. Collet et corsage en velours des M^{rs} de
Mr. Delisle rue de Choiseul.

Published by J. and J. Sudler

Ayuntamiento de Madrid